

## TRANSFERT ET DÉSUBJECTIVATION

Claude Conté

### Argument

« Au commencement de la psychanalyse est le transfert » - à la fin aussi, naturellement -; entre les deux, la fonction dite «sujet » a été mise en question de façon telle qu'elle n'occupe plus forcément, à la fin, la thème place.

Du fait d'un paradoxe interne, il n'est pas aisé d'aborder la question du sujet à partir du concept freudien de *transfert* ou du cadre transférentiel de la cure. Pour rendre sensible cette difficulté, je ferai remarquer que communément, «au départ», le sujet ajustement à advenir (là où était quoi?); or ce qui advient ne peut être décrit (constaté) que comme \$ (sujet au désir, sujet de l'inconscient, sujet répandu dans les signifiants de ses chaînes, en tout cas toujours multiloculaire) *ou* comme objet partiel a (le poinçon  $\diamond$  peut les réunir commodément en la formule du fantasme  $\$ \diamond a$ , mais cette fonction n'a probablement rien de radical).

Prenons un moment le biais du «transfert de travail» : dans l'acte de fondation de l'EFP, l'institution et la transmission étaient nouées autour de l'idée d'un enseignement qui ferait effet : s'adressant à des sujets pris un par un, il ne les laisserait pas dans leur position initiale; l'enseignement aurait des conséquences. La notion de *cartel* visait en somme à matérialiser dans l'institution elle-même ce lien du sujet à l'enseignement (soit: à une série de chaînes signifiantes ouvertes au renouvellement, du fait de leur rapport d'origine à un indicible - irréductible nommé par Freud: l'inconscient). Regardons-y de plus près : le sujet est pris d'abord comme indétermination, laquelle résulte d'un recouplement

- 1) le sujet ne peut résulter que de la fonction du signifiant dans sa généralité
- 2) comme sexué, il rencontrera l'inaptitude du signifiant à représenter un homme pour une femme : c'est dans la voie même de sa détermination qu'il se constituera comme - pour une part - indéterminé.

Disons simplement que si le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant, *il ne le représente pas tout*: il le représente jusqu'à une certaine limite, au-delà de laquelle reste *unterdrückt* (1) le signifiant qui rendrait sexué le sujet : c'est cette béance que vient obturer l'objet partiel en ses diverses épiphanies, découpées selon les registres préformés de l'énonciation.

S'agissant d'énonciation, mettons en scène celui qui parle : plus il parle et moins se sait d'où ça parle, mais l'acte de parler (l'accolement de ces deux termes est à entendre comme pléonasmie) tend de son mouvement propre à repérer, isoler, cerner les signifiants particuliers où le sujet s'abolit comme sachant. Lieu de ces signifiants, l'Autre est supposé savoir, ce qui ouvre à un renversement s'il ne sait pas, il chute en laissant en place *des signifiants qui ne représentent rien*. Le transfert va vers l'isolement de la fonction radicale du signifiant comme non-sens : *il isole les signifiants de la désubjectivation*, formule qui pourrait nous aider à commenter la «perte sèche» dont il est question dans le Séminaire XI de Lacan à propos du transfert; la perte consiste dans la mise hors-sens de certains signifiants, ce qui fait place à des possibilités inédites de métaphorisation: point à développer.

Chaque analyse est un enseignement: elle produit un enseigné (l'analyste) et laisse libre pour le nouvel enseignant la place d'où soutenir la question du sujet toujours à advenir.

## Exposé

Je vais vous proposer quelques considérations pour introduire dans ces journées la question du transfert.

Notons qu'en toute rigueur il est inutile de l'introduire: il est toujours déjà là.

Vous entendrez des questions précises centrées sur le thème du transfert, et aussi des communications visant son historique, rappelant certains tracés du concept chez Freud.

Je vais pour ma part suivre un fil assez précis en me centrant sur la création métaphorique en tant qu'elle a sa place dans le déroulement de la cure, ceci par rapport au non-sens dont on dira dans un premier temps qu'il lui fait limite.

La création de sens est une dimension essentielle du transfert, directement liée à cette « essence poétique de l'inconscient » dont parlait Lacan commentant Freud: rêves avec leurs images composites et leurs néologismes, lapsus, trouvailles verbales, tout cela manifestant la nouveauté à laquelle l'analysant est introduit. D'autre part ce sens (ces sens nouveaux) mis en circulation de par l'analyse s'avère cerne par quelque chose d'un non-sens, lui aussi à prendre en compte. La création de sens comporte un envers, ou, pour le dire sans se référer directement aux essais topologiques de Lacan, elle repose sur une permutation de termes. Nous utiliserons comme support l'écriture lacanienne des Quatre discours, en la liant au terme de *destitution subjective* surgi en 1967 dans la Proposition sur la passe; je suggère de préciser ce terme en parlant de *désubjectivation*.

## I

Quelques remarques préliminaires vont faciliter l'accommodation sur le point à traiter. Nous allons mettre à l'épreuve un certain nombre d'élaborations, émanant de notre expérience analytique, concernant le transfert. Il y a déjà et de ce fait même du transfert déjà là qui circule et opère comme possible ouverture. Rien d'étonnant à cela puisque c'est la loi de notre champ : toujours il y a déjà l'inconscient, la parole, l'écriture... Il y a aussi l'amour, la religion en fait foi (c'est le cas de le dire); dans le transfert l'amour est plutôt saisi comme effet, voire automatisme, avec des connotations donc bien différentes. Et le sexuel? Dirions nous que le sexuel est déjà là? Nous verrons que c'est un peu plus difficile à assurer, si du moins nous le prenons par le biais du sujet (de ce qui est reconnu par lui, de ce qui est au terme subjectivable).

Parlant d'amour de transfert, il y a tout de suite des précisions à apporter par rapport à l'inauguration freudienne de la dimension de l'inconscient - sa trouvaille, son invention. Car le transfert se présenterait à première vue comme une spécification de l'inconscient lui-même - comme ce qui, de l'inconscient, peut faire transfert. On peut remarquer dans ce sens l'isolement très rapide par Freud du transfert comme mode opératoire, servant en même temps à une première mise en place nosographique (cf. 1894 et 1896 les deux articles sur les Psychonévroses de défense). Suivant ce fil, tout ce qui s'opère dans l'analyse passe par le transfert et finalement tout ce qui est analysable est de l'ordre du transférable. A tel point qu'on arrive à un retournement, ou que du moins la question se pose : ce qui ne passe pas par le transfert est-il objet d'analyse? On rejoindrait par ce biais la question des indications de

l'analyse. En somme au départ c'est l'inconscient qui génère le transfert - au point d'arrivée la question se pose si ce n'est pas l'inverse, et si le transfert n'est pas le seul accès à tout ce qu'on peut élaborer de l'inconscient -. Question en cours donc, qui nous revient sous cette forme inversée : quelle est notre conception de l'inconscient si nous soutenons que le transfert désigne la zone centrale de l'expérience analytique?

Soutenir cela n'a rien d'excessif: tout ce que nous savons de ce qui spécifie notre champ provient effectivement du transfert, affirmation qui peut s'appliquer à l'analyste comme à l'analysant (première occasion de marquer ce qui précisément les re-lie); de même, c'est dans le transfert que l'inconscient se temporalise, met en jeu les étapes d'une réactualisation. Il est étrange à ce titre que la temporalité et les étapes de la cure sollicitent si rarement notre intérêt (si l'on en juge par exemple par les travaux théoriques parus). Lacan nous a au moins donné quelques repères quant au début et à la fin (cf. Proposition) : il y a une diversité clinique du début des analyses et une phénoménologie de la prise du transfert; il y a de même au moins les éléments théoriques de la « fin de partie », j'y reviendrai à propos de la destitution.

Il y a déjà là matière à plusieurs modes d'interrogation. Par exemple, comment peut-on situer le «transfert de travail»? L'enseignement en tant qu'il produit un effet sur un sujet est-il identifiable à l'interprétation? Que dire de la parole elle-même comme médiation obligée de la cure? C'est ici la dimension même de la voix qui entre en jeu, avec sa fonction de pulsion partielle : j'ai tenté de l'aborder l'an passé, et il conviendra de la lier à ce que je vais avancer de la métaphore.

Pourrais-je dire : parlant ici devant vous, à vous, je me constitue dans l'Autre? Voilà qui n'est pas absolument sûr, et qui est maximaliste comme conjecture.

On peut dire de façon plus générale, plus à distance : du fait même de parler, *le Je se constitue dans l'Autre* - à entendre comme ratage constitutif, aliénation de principe qui appelle plusieurs formules de sortie; par exemple, le sujet peut tenter de se poser comme complémentant l'Autre : ce serait la solution perverse.

Autre cas: le parlêtre constitue l'Autre en tant qu'il sera des lors ce qui lui manque ou le décompète. C'est là l'ouverture typique de la solution névrotique, adroite dans son départ; mais le névrosé constitue de ce fait l'Autre beaucoup plus loin qu'il ne peut le savoir, ce qui déjà pose l'inconscient et sa manifestation comme transfert.

Dans les deux cas le *point-de-sujet* (au double sens du mot) *est dans l'Autre*, et le propre du transfert est bien de mettre en jeu de façon immédiate le plus typique du sujet, à savoir qu'il n'est constitué que dans l'Autre.

Remarquons en ce point que nous parlons du sujet sans le qualifier mâle ou femelle : cette possibilité ne vas pas de soi et implique nécessairement une reprise de la question sur ce point.

Il convient pour le moment de dégager le ressort de ce qui fait transfert. Ce qui fait transfert, c'est que *l'analysant*, même s'y efforçant (et supposé certes à la tâche avec la meilleure « bonne volonté »), *ne peut pas se dire*: quelque chose se creuse qui lui ravit le lieu d'où il se dirait *vrai*; il balise le terrain, il franchit des obstacles, mais il creuse du même coup une place vide dans l'Autre et il y a à reconnaître qu'en ce sens *le sujet n'advient pas*: nous n'avons jamais affaire (dans le champ de la névrose) à un sujet substantive', maître de ses actes. Est-il sujet au désir? cette formule même est à interroger. Nous observons des *effets-sujet* parcellaires, transitoires, appelant d'ordinaire une élucidation. Soit : un sujet-en-question, ou plus nettement un sujet-question.

Ce qui advient dans l'analyse est un , sujet barré, sujet épars dans les signifiants qui

marquent son rapport à l'inconscient ou sujet écorné par l'objet chu-de lui (de son corps investi).

Tout ceci se repérant sous la forme d'effets de langage, on attendrait à cette place une métaphore, une création, un effet de sens. Je vais tenter de monter comment le transfert aboutit au contraire au cernage d'un envers de la métaphore: il n'y a pas effet de sens, mais non-sens affectant les signifiants qui dans tel ou tel cas singulier prendront valeur de restes irréductiblement nonsubjectivables. Le terme de *valeur* vous paraîtra peut-être inusité dans ce contexte, mais il est soutenable si nous parlons par là d'un temps qui dans l'après-coup s'inscrit comme premier, supportant la fonction d'assurer la place d'un ex-nihilo de la création, point-zéro essentiel à notre expérience dont vous allez voir le lien à la fonction du savoir inconscient.

Je dois ici évoquer un problème central, nullement clos, que je ne ferai qu'effleurer: je veux parler de la problématique du sujet chez Freud. Ce que nous rencontrons en le lisant, c'est presque toujours (à quelques exceptions près, mais elles sont très indicatives) le terme de *Ich* (*das Ich*), cursivement traduit en français par: le moi. On sait que Lacan a plutôt lié le moi à la dimension imaginaire, et dégagé par rapport à elle la dimension du symbolique, dont dépend l'effet-sujet. En fait, Freud a simplement pris ses précautions pourrait-on dire, en mettant en avant le *Ich* au titre de la pat à lui, faire dans l'appareil psychique - lui-même présenté comme prolongement de l'appareil neurologique (cf. *Esquisse*) -, étant entendu par là qu'il pourrait s'agir d'une fonction instrumentale. Mais il est bien clair que la question du sujet a toujours été présente pour Freud, non seulement comme constamment impliquée, mais présentifiée dans sa recherche en certains points électifs par le surgissement du terme en allemand de *Subjekt*.

C'est le cas en 1915 concernant le rapport du «*Ich*» à la réalité - question traitée tout au long des TROIS ESSAIS -; en 1915 dans *Pulsions et leurs avatars* Freud amène non seulement le *Real-Ich* et le problématique *Gesamrnt-ich*, mais aussi le *Subjekt* comme ce qui se produit au terme d'un renversement pulsionnel tout à fait isolable, celui qui concerne le voyeurisme (là où le voyeur est lui-même surpris par le regard d'un autre, «*eine andere Person*», la «*ein neues Subjekt*» - un sujet nouveau - peut surgir (2)). Le terme se retrouve ensuite, tout à fait thématiqué, dans l'article sur la *Verneinung* (*Dénégation*) de 1925 et dans la troisième des NOUVELLES CONFÉRENCES, sur *Les diverses instances de la personnalité psychique*, sous la forme cette fois d'une question: comment ce qui est le plus intime au *Ich*, à savoir le sujet, peut-il devenir objet (d'une investigation scientifique) (3)?

J'espère pouvoir développer ultérieurement la question du sujet comme enveloppant toute la problématique du *Ich* freudien pour apparaître finalement comme le lieu même de sa défaillance: le *Ich* freudien s'élabore en *Ichspaltung* (*clivage du je*) qui marque le point d'arrêt de la MÉTAPSYCHOLOGIE des années 1915.

Je résume brièvement la thèse que je soutiens de façon sous-jacente à ces différents points: il y a chez Freud scientifique (de façade tout au moins) et avide de reconnaissance scientifique tentative d'une genèse et d'un développement de l'être parlant en tant qu'il est aussi sexué; et d'une façon très instructive, cette tentative échoue de la façon la plus explicite et articulée, par exemple au niveau de la théorie des pulsions : les pulsions partielles ne se totalisent pas pour constituer un parlêtre mâle et un autre femelle. Carence essentielle, motrice de toute notre expérience, que Freud reconnaît en 1915 (note aux TROIS ESSAIS) : On ne trouve jamais l'opposition masculin-féminin dans l'inconscient. Elle est suppléée, là où il se doit, par l'opposition actif-passif (4), qui lui va comme des guêtres à un lapin. Vous vous

souvenez d'une constatation antérieure de Freud : tout se passe comme si la pulsion sexuelle comportait quelque chose qui ne se prête pas à une satisfaction complète. (5)

Tout cela a motivé la refonte théorique désignée habituellement comme «deuxième topique», qui introduit la pulsion de mort comme index à ne jamais négliger de la *présence-ratée du sujet*.

Dans les suites de l'échec de sa MÉTAPSYCHOLOGIE, Freud a parlé du « roc de la castration»: il s'agit là d'une limite interne au *Ich* freudien, qui appelle rapprochement avec la formule bien connue « *Wo es war soll ich werden (6)*»: le sujet n'est ici interpellé que dans sa fonction de *Ich*, et l'accent est à mettre sur le *soll*: *Ich* doit advenir, il le sait sans doute, il advient quand il le peut, et pourquoi pas de façon intermittente - mais ce nouvel impératif n'a constitué aucun nouveau sujet, sinon au titre d'un à-venir. De la castration nous savons qu'elle est soit imaginaire, soit symbolique : de l'une à l'autre le sujet a de quoi manœuvrer; mais le problème se reporte sur lui-même, compte tenu de l'inabordable du rapport sexuel pour un parlêtre précisément. La question porte sur la marque subjective de ce réel du non-rapport. En ce point, la castration est un fantasme entérinant ceci, que le sujet tente de soutenir le choc en remettant à l'Autre la charge de sa perte de départ (l'objet *a* dans l'écriture de Lacan). Mais l'analyse n'a pas à légitimer une défense: elle a au contraire à en débusquer le sujet pour désigner *en lui-même* la fonction de coupure qui fait tenir ensemble l'assemblage noté par Lacan comme celui du fantasme : \$ <math>\diamond</math> a (cf. par exemple *Subversion du sujet* dans les ÉCRITS).

## II

Le transfert se présente comme énamoration (haine-amoration) s'adressant à une personne de remplacement - ceci supposant la mise en jeu d'un-au-moins *trait unaire*, dont on sait la fonction éminente pour tout choix d'objet. Le transfert a donc une face de résistance, ici répétitive mais aussi une face d'effectuation, de passage possible, car la répétition est motivée par ce que justement elle échoue à répéter et qui est comme son *reste* ou pourquoi pas son *au-delà*, ou aussi bien son en-deça -. ce qui se construit en analyse met en jeu ce qui motive la construction comme répétitive, et le contour même de la construction contient comme en creux ce qui en est soustrait. On a remarqué dans le même sens que si l'analyse pouvait se présenter comme récapitulation de l'histoire individuelle, l'important était de relever que la reconstitution historique bute sur un certain nombre d'impasses et que finalement quelque chose ne s'historicise pas du tout : ces lieux non historiques, non dialectiques constituent notre champ le plus spécifique.

Je vais maintenant m'appuyer de façon plus précise sur différents moments de l'enseignement de Lacan concernant le transfert. Mon appui principal sera le Séminaire XI (le transfert est un des «Quatre Concepts» qui y sont abordés), à relier aux textes par lesquels Lacan fondait en juin 1964 l'EFPP, et à relier aussi au Séminaire sur les Quatre discours (1970), séminaire essentiel pour saisir la Proposition sur la passe (1967) : cette dernière étant une avancée majeure pour concevoir quelque chose d'une transmission de l'analyse et d'une institution qui en réponde.

Avant ces enseignements, il y a eu bien sûr le séminaire sur le Transfert (1960-1961) auquel je toucherai principalement par la question de la métaphore et de la substitution : on se souvient que Lacan a pris dans le Phédon l'exemple de la dialectique mise en jeu entre l'amant et l'objet aimé (Erastès et Eroménon, ce terme écrit au neutre) pour montrer le renversement,

l'inversion possible : celui (celle) que je croyais aimer se révèle enveloppe de l'objet partiel que je veux faire aimer en moi-même, en tant que je construis l'Autre comme lieu de (mon) manque. Nous en retenons la notion d'un objet partiel, non directement sexualisé, qui peut du fait de sa présence faire pivot et rendre possible l'échange de deux positions.

Abordons le séminaire XI à partir de cette formule que j'en extrais : «Le transfert est la mise en acte de la réalité de l'inconscient». Voilà un dire qui éveille l'attention et qui en même temps joue certainement de la provocation. «Mise en acte» peut faire confusion, et je préfère pour ma part «temporalisation ». La «réalité » de son cote cache mal le réel du sexe, dont justement il n'y a pas trace dans l'inconscient. Lacan ne voulait-il pas y substituer le *Dasein* des pulsions partielles comme apportant l'opacité ou le vide, comme on voudra, de l'objet? Soit, mais cela nous laisse sans recours devant le rapport du sujet à... la réalité sexuelle (7). C'est de cette jointure toujours mal faite que le réel peut être déduit.

La formule de Lacan s'entend donc comme la métaphore du sujet : le transfert est effectivement la mise en acte du sujet comme procès de métaphorisation et comme limite inhérente à ce procès. Le transfert va dans le sens de l'actualisation du sujet comme métaphore, mais il touche de ce fait même un point de défaillance de la métaphore: point essentiel à la problématique du sujet et au déroulement de la cure analytique.

Reprenons l'angle d'attaque dans le séminaire XI: le sujet est fondamentalement effet du signifiant - ce qui nécessite de mettre en jeu au moins un couple de signifiants S1- S2; mais si un premier signifiant S1 représente le sujet pour un autre signifiant S2, alors le sujet S choisit sous S2 du fait de ne pouvoir être représenté dans son être sexué: S1 - S2.

S

Ce pourrait être là un fait neutre, attribuable à l'effet de tout langage artificiel par exemple pas question dans ce cas de savoir même dans l'après coup qui parle, ni de quoi; la question ne peut pas même être posée, et Si --> S2 représente bien ce que Lacan connote comme *holophrase*, bloc de mots sans intervalle.

Si nous écrivons S1--> S2 la situation est autre: S1 représente le sujet auprès de S2 mis pour tous les autres signifiants S3, S4, Sn.. : il s'agit là d'un *couple orienté*, S2 valant pour: *le savoir*.

Ce qui est exclu du savoir peut alors s'écrire \$ puisque ce \$ n'est pas pour rien dans ce non-savoir qu'il contribue à maintenir et dont il pourrait aussi bien (jusqu'à un certain point) lever l'hypothèque : *le non-savoir est effectif* S1 ---> S2; mais incluant une nécessité

\$

subjective, il inclut de même la possibilité d'un retour (cf. séminaire XI, (8) aliénation et séparation): S1 →<sup>a</sup> (S2 (3))

Si le sujet s'est introduit dans la chaîne signifiante en faisant de «son» objet *intervalle*, il peut en ce point attaquer la chaîne. Dans le séminaire XI, Lacan écrit ce temps comme second, supposant une antériorité qui se traduit dans l'écriture par une permutation: X - S1

S2

Je reviendrai sur cette notation en la complétant pour reprendre la question de la métaphore.

En ce point du séminaire XI, nous pouvons écrire sans forcer les choses \$ <> S1(9) .

S2

Il est bien évident (après coup !) que nous avons là une préfiguration du Discours de l'Hystérique

$$\begin{array}{c} \underline{\$} \text{ --> } \underline{S1} \\ a \quad S2 \end{array}$$

et cependant les deux écritures ne sont pas identifiables.

Entre ces deux modes d'écrire et selon la place de S2 se joue la question de la métaphore dans son rapport au sujet de l'inconscient, et aussi le passage du discours de l'hystérique au discours de l'analyste, c'est-à-dire ce qui supporte pour nous toute la question de la transmission (dont la passe n'est qu'une application).

Prenons donc le temps de repartir de la formulation de la métaphore que nous retranscrivons ainsi:  $\underline{S} \times \underline{S'} = \underline{S} \downarrow$  «Sa gerbe» a remplacé «Booz endormi », ce qui permet le

franchissement de la barre entre signifiant et signifié et ouvre à un effet de sens inédit. Un signifiant en position métaphorisante produit du sens par rapport à un autre signifiant *unterdrückt* (ici Booz) et par rapport à ses autres connexions signifiantes, notamment la fameuse « faucille d'or ». La métaphore prend de court les sens habituellement reçus, mais elle suppose tout un réseau langagier: est-ce bien à un schéma de cette sorte que nous avons affaire? C'est là un débat à ouvrir : ce qui se produit dans la cure analytique est-il explicitable, reconnaissable dans cette écriture de la métaphore, ou avons-nous en définitive affaire à autre chose, à une autre sorte d'effet de langage ?

Il me semble qu'à l'époque du séminaire XI, Lacan tendait à maintenir la figure déjà connue de la métaphore, circulant entre les deux temps de l'aliénation  $S1 \text{ --> } \underline{S2}$

et de la séparation  $\underline{\$} \text{ -- } S1$   
 $S2$

S2 devenant en ce deuxième temps le signifiant *unterdrückt* (tombé dans les dessous) et dès lors tout à fait difficile à différencier de l'*Urverdrängt* (le refoulé primordial) : l'embarras est très sensible dans ce texte.

Or si S2 est bien le savoir inconscient, comme tel marqué d'une limite ou d'une lacune, il est précisément le supposé de S1 que j'ai proposé d'appeler *le signifiant supposant*: nous retrouvons par là la formulation du transfert introduite par Lacan au temps de la Proposition de 1967, à écrire donc

$$\begin{array}{ccc} S1 & \text{—————>} & S2 \\ \text{Supposé... Savoir} & & \text{(S2 de l'analysant).} \end{array}$$

Comme on le voit, il n'est pas possible de poser ces écritures sans que les termes s'en dédoublent ou s'en redoublent, comme si deux discours avaient à se désemmêler pour se différencier en discours de l'hystérique et discours de l'analyste.

On peut aussi remarquer que la fonction sujet suit ces clivages signifiants comme leur double

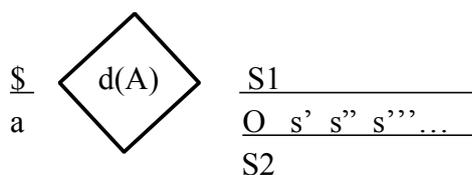
Je voudrais surtout faire sentir comment cette simple différence d'écriture, possible à partir des quatre discours

$$\begin{array}{c} \$ \text{ —————>} \underline{S1} \\ S2 \end{array}$$

permet à la fois d'isoler le S1 comme signifiant jamais atteint dans ce dispositif (car la flèche  $\$ \text{ —>} S1$  n'atteint pas plus son but que celle dont nous parlions précédemment  $S1 \text{ —>} S2$ ), et de constituer le S2 comme savoir à produire dans son manque même — je renvoie au

séminaire XI, schéma de la page 226 de la version publiée au Seuil.

Voici comment je vous proposerais de réécrire ce schéma, sans d'ailleurs en reprendre ici tous les éléments



le franchissement de la barre se fait du signifié vers le signifiant, du sens nouvellement produit aux signifiants qui ne veulent rien dire.

S2 n'est plus ici un signifiant *unterdrückt*, mais un ensemble signifiant à produire comme l'écho donné à l'effet de non-sens lié au S1 : effet inverse de la métaphore, effet de contour donné au non-sens.

L'exercice même de la parole va vers cet envers du sens qui est le soubassement du transfert. S2 dans le mouvement subjectif de sa constitution comme lieu troué est identique à la destitution subjective qui marque d'un terme le sujet supposé savoir : son terme est sa réalisation même, ou identiquement le terme mis à sa supposition: permutation qui fait passer S2 en place d'une question de vérité dans le discours de l'analyste.

Dans ce discours, l'implication si difficile à interroger  $a \rightarrow \$$  consiste de son opposition à une implication devenue impossible  $S2 \leftarrow x \text{---} S1$ .

Une place vide permet une permutation de termes : ce sont les termes qui nous permettent de concevoir l'opération analytique dans sa spécificité et sa transmission.

- (1) Terme traduit habituellement par « réprimé». Lacan préférerait «chu dans les dessous».
- (2) G.W. X, p. 222.
- (3) G.W. XV, p. 64.
- (4) TROIS ESSAIS note de 1915, G.W. V, p. 121.
- (5) G.W. VIII, p. 89.
- (6) G.W. XV, p. 86, «L où étais ça, doit je advenir».
- (7) Les pulsions partielles ne peuvent être dites sexuelles que du fait de l'allusion qu'elles comportent une ablation originaire.
- (8) Séminaire, version du Seuil, p. 185, cf. aussi Position de l'Inconscient dans les ÉCRITS.
- (9) Le poinçon évite l'imaginaire d'une flèche qui « arriverait» et accentue par contre le marquage d'un intervalle ou d'une coupure irréductible.